

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 87–97.

Tremblement de tête

Janik Tremblay, *J'ai un beau château...*, Montréal, Québec / Amérique, 1992, 182 p.

Comme tout grand observateur, Janik Tremblay prend, dans *J'ai un beau château...*, des morceaux du monde qu'elle modèle comme une pâte docile. Cependant, ce qui ajoute à la saveur de ce recueil de nouvelles, c'est la voix unique de l'écrivaine qui s'élève avec bonheur, pleine d'une bonté et d'une simplicité rafraîchissantes, contrastant bellement avec la noire désillusion et le chiche bonheur qu'on nous sert habituellement dans le vaste monde littéraire d'aujourd'hui.

Certes, les nouvelles renferment leur part de malheurs, mais toujours, il y a un je ne sais quoi de riant, une manière de parfum discret qui porte à sourire et qui accompagne chaque page. Janik Tremblay croque les faits et gestes de la petite humanité et, quand elle emploie des mots précis et ravissants, parfois très drôles, on ne peut faire autrement que de se délecter de ses histoires qui apprivoisent l'ennui et l'incertitude de cette fin de siècle.

Des histoires charmantes, en vérité, avec des personnages délicieux et attachants, forts de la réalité dont ils s'inspirent. L'univers de ces nouvelles est très féminin : des sages fillettes aux vieilles Émilienne de quatre-vingt-quatre ans, les femmes qui se sont tuées longtemps laissent échapper les mots de leurs lèvres, des mots qui roulent en boule et éclatent comme des pétards, un soir de fête.

Petits drames quotidiens, goût de l'enfance, vieillesse solitaire, amour des hommes immortalisés sur des photographies soigneusement rangées dans les tiroirs, bienfaits de l'écriture qui permet de dire les blessures éparses aux côtés des photos. Des femmes adorables et inoubliables : Mlle Germaine, la vieille fille qui célèbre

les anniversaires des plus prestigieux compositeurs de musique; tante Rose, la femme libérée; Émilienne, Juliette... Des Madame Bovary qui délaissent leur fenêtre et qui pleurent dans la rue. C'est l'univers de Janik Tremblay: un vent de pollen qui arrache la toiture d'une maison délabrée et jusque-là fermée au reste du monde.

J'ai un beau château..., un livre très doux, au souffle libérateur qui lance des mots brillants comme les roches d'un Eldorado retrouvé.

Suzanne Côté

Avec ou sans appel(s)

Jean-Pierre Boucher, *Coups de fil*, Montréal, Libre Expression, 1991, 184 p.

Dans la foulée d'«Au-dessous du pont», récit paru dans les pages d'XYZ, il y a quelques années, Jean-Pierre Boucher livre avec *Coups de fil* un recueil d'une dizaine de nouvelles où le téléphone a, d'une façon ou d'une autre, un rôle à jouer: porteur de mauvaises nouvelles, pièce à conviction dans le cas d'un meurtre, ou instrument de torture morale avec, en bout de ligne, les ondes sombres et néfastes du fleuve Saint-Laurent qui appelle plus d'un personnage. On découvre dans ce recueil des personnages tourmentés dont les (més)aventures correspondent particulièrement bien à la conception de la nouvelle comme récit dérangeant, à l'opposé du conte. Par le côté absurde et fatal de certaines situations, les récits de Boucher ne manquent pas de rappeler, à certains égards, l'œuvre de Gaétan Brulotte où des êtres au comportement obsessionnel provoquent souvent leur propres malheurs.

Tous les récits ne présentent pas la même proximité par rapport à la thématique d'ensemble et on sent parfois que la narration traîne en longueur dans certaines situations moins convaincantes, à la recherche, dirait-on, d'un lien avec le projet premier du recueil. L'auteur démontre toutefois à maintes occasions qu'il a un sens aigu du dialogue, élément clé, il va sans dire, dans le contexte. En ce sens,

il faut admettre que Boucher est parvenu à offrir d'honorables variantes d'une thématique qui pourrait en mener plus d'un à se répéter.

Claude Grégoire

Épouses et maîtresses

Lori Saint-Martin, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*, nouvelles, Montréal, l'Hexagone, 1991, 133 p.

La quatrième de couverture n'avait soulevé en moi aucun enthousiasme particulier. Le premier texte et avant-propos, « L'amour dans les couples », me portait à craindre le pire, car le terme « nouvelle » ne signifiait ici que « brève image », par ailleurs fort bien décrite. Je redoutais de tomber sur l'un de ces auteurs qui font grand étalage de mots parce qu'ils n'ont rien à dire. Ce n'est pas le cas de Lori Saint-Martin. Texte après texte, avec sa voix feutrée, l'auteure a su m'apprivoiser. Dix-huit nouvelles, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*? Que non ! En refermant le recueil, on a l'impression d'avoir, en voyeuse, lu le journal intime de l'auteure par-dessus son épaule. Destins de femme, *Lettre imaginaire*... constitue de fait un roman de la Femme, la Femme majuscule, dans son mystère, ses misères, ses amours. L'impression d'une narration unique est renforcée par la répétition des gestes (les départs, les ruptures), des situations (femmes ayant pour amant un homme marié), mais du ton aussi. Monotone et monochrome, *Lettre ouverte*... n'est pourtant ni ennuyeux, ni futile. L'espace manque ici pour traiter de chaque « morceau », aussi ne dirai-je que quelques mots des textes qui m'ont le mieux interpellée.

Dans « Lettre ouverte à la femme de mon amant », nouvelle éponyme, on assiste à un étrange appel à la solidarité féminine, de la maîtresse à l'épouse, même si la lettre en question n'est pas destinée à être envoyée. L'auteure nous y présente l'évolution de sa narratrice à travers l'écriture de cette missive qui, bien qu'un peu trop brève pour rendre vraisemblable la décision finale, n'en reste pas moins un très beau texte, qui donne le goût de lire la suite.

« Une rose bien noire au fond de la tasse » raconte (c'est l'exception) une véritable histoire, celle, un peu classique, de la femme riche qui a épousé un gigolo. L'originalité de Lori Saint-Martin réside dans le fait d'adopter le point de vue de l'épouse, prête à se laisser mourir (d'amour ?) si son mari choisit de la tuer. « Sur fond de rupture », l'un des meilleurs textes du recueil, présente une obsession de l'imaginaire: la vie écrite y devient plus réelle que la réalité. La narratrice trompe son mari... en écrivant ! Elle le quitte pour vivre cette passion de l'écriture, rêvant de se transformer en personnage de la page imprimée, aspirant à disparaître du monde réel. Texte sur l'écriture, mais aussi sur la solitude de l'écrivaine, « Sur fond de rupture » demeure mon favori.

Plusieurs des textes de Lori Saint-Martin devraient susciter la révolte des lectrices, du moins ils obligent la réflexion sur la passivité des femmes (je pense entre autres à « La lune et le couteau », un texte qui a failli trancher dans la monochromie en virant au rouge sang, mais l'auteure revient vite aux tons plus unis). En conclusion au recueil, « Une femme, seule », également l'un des plus beaux textes, est l'histoire d'une rupture douloureuse et de la convalescence, lente et banale — si vraie: nous connaissons toutes de ces noyées de l'amour qui ont vécu la pénible remontée vers la lumière. En guise de leçon finale, Lori Saint-Martin nous enseigne, de belle façon, que l'on peut guérir de la pire souffrance d'amour: on peut apprendre à vivre seule.

Francine Pelletier

L'exercice de composition française

Francis Bossus, *Quand la mort est au bout*, Montréal, Editions Pierre Tisseyre, 1992.

A près huit romans (de 1962 à 1988), voici que Francis Bossus, récipiendaire du prix Jean-Béraud-Molson pour *L'Enfant et les Hommes* (1978), s'adonne à la nouvelle. Quelques cas exceptés, des onze textes qu'il présente, le romancier n'atteint pas les pro-

fondeurs de son titre, sans compter que la trempe de sa plume ignore souvent l'incisif et le mordant du nouvelliste. Mais s'il n'y avait que cela ! C'est aussi l'intensité dramatique qu'impose le genre qui se voit désamorcée par une chute plus explicative qu'ouverte à l'interprétation ou la réflexion. Plusieurs problèmes de fond minent donc l'entreprise...

À commencer par les deux premiers récits, les plus longs du recueil, qui précèdent la nouvelle éponyme. Tous deux jouent de l'apitoiement et de la pleurnicherie, comme les pratique si bien Francine Ouellette. Dans « La différence », à l'époque de la Normandie des sabots, un homme à la physionomie animale, évadé de sa cage, entre dans un hameau où ne l'attend que le rejet. Le prêtre qui avait daigné partager le pain avec lui le fera mettre aux arrêts après qu'une jolie femme, rappelant étrangement l'écuyère du cirque (de mèche avec le bonhomme du clergé ?), l'eut appâté de ses grâces et d'un bon repas. Tout aussi vide, larmoyante, farcie de clichés et mal tricotée est « Le temps du sculpteur », nouvelle qu'on ne peut résumer avec aisance tant y bifurque l'action et se multiplient les personnages ; parmi les nombreuses ellipses, on y perd le sculpteur du titre, chômeur, en quête de travail, homme accessoire qui ne semble avoir été planté dans un village texan que pour y sauver « miraculeusement » une jeune fille atteinte d'asthme et réunir le couple dont l'enfant était condamnée à mourir. Dans tout cela, l'écriture, aux multiples compléments inversés, où s'empilent les appositions, n'aide en rien l'immédiateté du message : « Exsangue, inerte, les bras pendants, des mèches plaquées sur le front, les paupières closes, les lèvres entrouvertes, Dorothy collait au flanc de Villard. » (p. 44) Ce style, à longueur de page ! « Quand la mort est au bout » pêche également par le vide (fin abracadabrante), l'excès (les Belles Lettres) et le manque (trame et personnages trop minces). Pourtant, Bossus tenait en main de quoi construire une bonne nouvelle fantastique. Comment expliquer que la vieille auto-stoppeuse ne meure pas, elle, à 150 km/h, allure à laquelle elle pousse ses victimes en les faisant avouer l'exaltation de la vitesse, avant

qu'elles ne capotent, quand rien dans le texte ne suggère son appartenance à un monde surréel ?

En revanche, « La propriétaire, la ville et la poussière » (journal d'un vieillard au lendemain d'une catastrophe sur Montréal), « Neige sur le Vietnam » (un *Comina home* touchant mais dont la trame ne surpasse guère la scénarisation du film tourné pour la télévision), « La mine » (l'abus des Blancs à l'endroit des Amérindiens), « La caravane » (une traversée périlleuse et controversée du Sahara, sous la conduite d'un guide aveugle) et « Le ministre du mystère » (la tragi-comédie socio-politique des peuples atteints de « cécité ») procurent quelques bons moments, bien qu'encore ces nouvelles reposent parfois sur de vieux adages et un moralisme douteux. D'ailleurs, c'est un grand risque que de publier « La liste d'épicerie », illustration (caricature!) sans perspective de l'échec professionnel masculin vis-à-vis de la réussite des femmes sur le marché de la main-d'œuvre.

Quand la mort est au bout, il y a urgence de vivre, conscience et manœuvre pour qu'on arrache au Temps, ce mythe, cette déité, quelques profonds secrets. Bossus aura raté sa cible, noyé ses personnages sous des flots d'encre avant même qu'ils n'aient eu droit à un premier souffle de vie.

Claude Sabourin

Réservé aux inconditionnels

Esther Rochon, *Le Piège à souvenirs*, Montréal, La Pleine Lune, 1991.

Sous la trouvaille d'un titre tout à la fois séduisant, inquiétant et généreux, La Pleine Lune rassemble neuf nouvelles d'Esther Rochon publiées dans diverses revues et anthologies entre 1983 et 1990. Le point d'arrimage de la majorité d'entre elles se situe là où se rencontrent presque toutes les littératures (et que celles-ci relèvent encore du « work in progress » ou de l'anticipation !): le souvenir — traces et marques surgissant parfois comme une bouf-

fée euphorisante, parfois telles une brûlure soulevant nostalgie, morosité, colère, ressentiment, réjouissance, réconfort, etc. Bipolarité du souvenir donc et polymorphisme du piège (géode, musée, cube) qu'explore l'auteure dans des nouvelles de SF à caractère varié: littérature de l'imaginaire, utopie, pastorale, mondes réversibles, SF politique... Du fanzine, même (« Devenir vivante »)! Un mélange assez curieux — mais possible — des genres, une facture inégale (« Canadoule », « Le musée de Psal » et autres, fragiles, mal bouclées — même avec retouches), une narration monotone (quasi invariablement l'intimisme féminin), qui se veut par moments éclatée (à la limite du roman à narration multiple), laissent quelque peu pantois quant au choix éditorial du repiquage... Enfin, *Le Piège à souvenirs* tranche avec la belle prestance du *Traversier* (1987).

Heureusement, trois nouvelles et — pièce de résistance! — l'ébauche du magnifique roman *Coquillage* (1985) — sous le titre de « Mourir une fois pour toutes » — réchappent le recueil. « La roseraie » et « L'ange et le pont » touchent encore après relecture, petites pièces de perfection allant droit au cœur par une même thématique — la mémoire, le passé écorchés —, s'adressant toutes deux à l'intelligence, à l'imaginaire, à l'émotion par la pureté de la ligne narrative et par l'intérêt de l'objet narré. La première ramène le souvenir — le ressentiment — d'une femme, de sa blessure intérieure et charnelle, à l'endroit d'hommes abuseurs; promeneuse anonyme, meurtrie; goût amer d'une certaine débauche et d'une violence vengeresse que ravive l'observation d'une géode, ce soir-là, gris, dans une boutique du centre-ville de Montréal. La seconde, dans un Montréal anticipé, cette fois, aux allures d'apocalypse et de désolation, se veut un hommage aux patriotes de 1837-1838, dont la statue commémorative devient le symbole même de l'oubli, tant la ville s'affaire autour et l'ignore. Ange triste et incliné, piqué dans le bitume des rues Notre-Dame et de Lorimier, auquel la narratrice d'une civilisation « nouvelle » s'identifie peu à peu. Quant à la nouvelle titre, qui clôt le recueil, n'eût été sa structure narratologique, tous azimuts, ç'aurait été un fort beau texte sur l'exode, la mémoire d'un peuple, la servitude, le génocide. L'idée d'enserrer dans un

cube les souvenirs nuisibles au peuple d'élection démontre l'imagination allégorique et l'ironie politique (?) d'Esther Rochon. Original? Un peu tordu? Quoi qu'il en soit, la chute du « Piège à souvenir » ne laisse pas indifférent. Par son timbre tout vibrant des émotions du passé, elle s'agence, mi-grisaille, mi-douleur, à celui de « La roseraie », texte inaugural, de manière à apaiser la faim qu'ont d'abord stimulée les promesses de l'intitulé.

Des autres nouvelles, il reste de beaux moments de réflexion sur la vie, le temps — usage et maîtrise —, des formulations sobres et élégantes, des observations critiques louables (violence, torture, guerre et bêtise humaine), parfois justes, mais souvent banales, voire naïves, inégales à tout le moins quant aux vues sociologiques de l'auteure. Les allusions politiques de « Xils », par exemple, ne satisfont pas les exigences d'un lecteur de SF. De plus, leurs conclusions semblent permutable; les nouvelles aboutissent sur le Temps (« Le musée de Psal »), le Vide (« Le musée de Psal », « Canadoule »), l'Avenir (« Treize: la honte et l'envol »); bref, un peu plus de broderies factuelles en point de chute, au détriment du discours méditatif, améliorerait ce trait typique à la nouvelle: l'unité d'action.

Un recueil réservé aux inconditionnels, donc, qui connaissent sûrement déjà l'entrevue qu'Esther Rochon accorde à Hélène Colas à propos de ses pratiques d'écriture et ses sources d'inspiration (*Imagine*, n° 58, décembre 1991).

Claude Sabourin

Regards et jeux dans l'espace

Jean Pierre Girard, *Espaces à occuper*, Québec, L'instant même, 1992, 170 p.

Le lauréat du concours d'œuvres radiophoniques de Radio-Canada 1987 (*Larme de son*) et du Prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 1990 (*Silences*) nous propose cette fois une redéfinition des notions d'absolu et de désir balisée ici, et c'est la principale

contrainte que s'est imposée l'auteur, par une perspective spatiale. Procédé qui suffit à conférer à ce recueil une originalité indéniable! Chaque texte trouve sa signification dans le rapport d'un ou de plusieurs personnages avec un lieu ou un espace quelconque: hôtel, autoroute, rue, penderie, etc. On remarquera que certaines nouvelles ont déjà fait l'objet d'une diffusion antérieure. « Manuel d'abandon (?) de carrière (?) — 20 leçons simples », notamment, a été publié dans la revue XYZ (n° 25, printemps 1991).

Cette orientation formelle est donc mise au service de questionnements qu'on pourrait penser avoir épuisés, tels que l'éternelle recherche d'absolu que l'auteur réactualise de manière assez particulière, se permettant certaines libertés avec le texte de Jacques Brel, *La Quête* (1968), avec l'autorisation de Madame Brel:

Embarrasse-toé pas de moé pis gueule!

Pour atteindre

Gueule! j'ai dit!

L'INACCESSIBLE ÉTOILE (343 Nord, p. 62).

Elle est également prétexte à revisiter des thèmes existentiels qui font se confondre plus d'une fois désir et mort. En général, la notion d'espace met en évidence un certain rapport avec la réalité, presque charnel, voire même visuel.

« Amants » devrait accrocher le lecteur le plus exigeant. Une femme et un homme dans la quarantaine avancée se donnent rendez-vous une fois par mois, depuis seize ans, dans un petit hôtel de la rue Saint-Hubert. Cette nouvelle, qui porte l'émotion à son paroxysme, est celle qui définit le mieux le désir, d'où son intérêt. En ce sens, elle est représentative du recueil dont elle constitue une sorte de mise en abyme.

Par ailleurs, une des grandes qualités de ce projet livresque est la multiplicité des points de vue et des tons qui évoluent du réalisme le plus cru aux charmes de l'évocation et de la suggestion en passant par la légèreté. Paradoxalement, nous nous permettons, même si nous l'avons mentionné, une petite réserve sur « Manuel d'abandon (?) de carrière (?) » dont le traitement iro-

nique astucieux ne commandait tout de même pas des longueurs aussi fastidieuses.

Jean Pierre Girard redonne donc une place au « facteur humain » (p. 29), faisant montre en cela d'un sens de la poésie qui dépasse le lyrisme plat, d'une connaissance des êtres dont il dépeint efficacement la complexité et la fragilité, mais surtout d'une maîtrise indiscutable de l'écriture.

Martin Thisdale

Cet obscur objet du désir

Jeanne Painchaud, *Le Tour du sein (scrapbook)*, Montréal, Triptyque, 1992, 91 p.

Avec une fantaisie qui n'atténue en rien la profondeur du propos et qui ajoute au plaisir de la lecture, l'auteure s'intéresse au sein (saint ?) et à son rapport avec la souffrance, le désir et le pouvoir. Elle recourt à une technique de collage judicieuse qui fait se regrouper la citation intégrale d'article de journal, le récit de voyage et le journal intime, procédé qui confère à l'œuvre une dimension éclectique qui ne nuit pas à l'unité d'ensemble. Il se dégage de ces trente textes un fil conducteur qui a pour nom Agathe: Agathe (narratrice), sainte Agathe (vierge martyre) et, sur un mode plus métaphorique, l'agate, cette « roche siliceuse extrêmement dure », qui « se forme en couches dont la surface mame-lonnée est souvent trouble » (« Agathe », p. 53). Il vaut la peine de préciser que sainte Agathe est décédée à l'âge de quinze ans des suites d'une mutilation des seins après avoir refusé l'amour d'un consul romain, fait évocateur et troublant qui revient, sous formes de références et d'allusions, tout au long du recueil tel un leitmotiv.

La plupart des textes, dont incidemment certains tiennent davantage de la poésie que de la nouvelle, sont de nature à faire vibrer les cordes les plus sensibles (dans le bon sens du terme) et de susciter des prises de conscience, que ce soit de manière explicite,

comme dans le dernier exemple, ou plus subtilement: « comme un signe / grave et rougeoyant / au nord du cancer » (« Île », p. 33).

Jeanne Painchaud sait interpeller le lecteur et le sensibiliser à la douleur de la femme qui est prisonnière de son corps et des êtres qui dépendent et abusent d'elle.

Elle manie comme pas une l'ironie qui lui sert à dénoncer l'hypocrisie, le voyeurisme et le pouvoir attribués à l'homme. Ce ton audacieux et percutant s'avère efficace du fait qu'il renforce l'intérêt de sa démarche. Par ailleurs, cette ironie ne se compromet pas dans la rancœur et reste fidèle à ce que l'ironie doit être, c'est-à-dire suggérer le changement.

Il est tout de même dommage que l'auteure ait succombé à certains moments à la tentation de l'apitoiement sur le passé et l'enfance, proposant une vision idéalisée du monde quoique partiellement. La sexualité, entre autres choses, n'est jamais tout à fait assumée chez certaines narratrices et personnages. Ainsi le livre se termine sur une note qui tend à déqualifier tout ce qui précède: « Peut-être, un jour, je n'aurai pas de seins. Et ce sera sans doute aussi bien comme ça. Comme quand j'étais petite » (« Resto », p. 91).

Il n'en demeure pas moins que c'est un recueil plus que valable, surtout pour un premier, qui porte à réfléchir et qui relance intelligemment les débats des relations entre hommes et femmes et de la condition de la femme. C'est pourquoi je déplore, au risque de me répéter, qu'une nostalgie, pas vraiment inadéquate mais dissonante, se soit immiscée dans une démarche qui s'annonçait plus prometteuse. Il aurait été intéressant de voir l'auteure investir davantage dans l'ironie qu'elle maîtrise d'ailleurs parfaitement.

Martin Thisdale